

COMPTES RENDUS



Séance de travail : Saint-Nicolas, le 12 novembre 2017.

*De gauche à droite :
Christiane Dunoyer, Raphaël Maître, Marc Bron,
Andrea Rolando et Jean-Baptiste Martin.*

Graphie du francoprovençal

Jean-Baptiste Martin

En 2017, le Conseil International du Francoprovençal (CIF) a accueilli la demande de l'Association des Enseignants de Savoyard / Francoprovençal de produire des principes graphiques susceptibles d'être employés dans l'ensemble du domaine francoprovençal, notamment en matière d'enseignement ou de productions culturelles. Un groupe composé de représentants des trois pays concernés a donc été constitué. En font partie les personnes suivantes ayant déjà réfléchi ou ayant été confrontées au problème de la graphie du francoprovençal : Raphaël Maître (Suisse romande), Christiane Dunoyer et Andrea Rolando (Vallée d'Aoste), Marc Bron et Jean-Baptiste Martin (France). Ce groupe s'est réuni à plusieurs reprises et a échangé par internet. Les premières séances de travail ont été consacrées aux principes généraux, les suivantes aux applications.

Pourquoi une nouvelle graphie ?

Quand on sait combien, ici comme ailleurs, la question des graphies soulève les passions et les controverses, on peut se demander s'il était opportun de rouvrir le débat en faisant de nouvelles propositions. Il nous a semblé utile de le faire car, sauf à considérer que la langue francoprovençale a déjà disparu ou est dans un état de coma avancé, la question est d'actualité. Elle est d'autant plus d'actualité que les chances de survie du francoprovençal passent par l'enseignement ou l'apprentissage tardif ainsi que par la création et la diffusion d'œuvres culturelles (littérature, théâtre, chants...). Les technologies nouvelles et internet incitent aussi à l'utilisation de graphies unitaires puisqu'elles favorisent la diffusion à grande échelle.

Cette graphie n'a pas vocation à remplacer les graphies de type phonétique qui ont été mises au point par les dialectologues et qui sont utiles et doivent continuer à être employées. Ces dernières sont même nécessaires lorsqu'on veut décrire un patois précis ou écrire dans ce parler.

La graphie supradialectale élaborée par Dominique Stich n'est pas de type phonétique puisqu'elle vise à donner une représentation plus unitaire du francoprovençal. C'est pour cela qu'elle a été reprise par les militants arpitanistes. Cette graphie a été critiquée, y compris dans certains numéros de ce bulletin, par plusieurs dialectologues qui lui reprochent d'être trop éloignée des patois, seule réalité concrète à leurs yeux. Certains linguistes, au contraire, comme Manuel Meune

lors de la journée organisée à Saint-Nicolas¹, en ont souligné les points positifs. Elle a aussi été critiquée par des patoisants qui la trouvent trop complexe. Leurs critiques s'expliquent sans doute par le fait qu'ils ont été habitués aux graphies de type phonétique que leur ont enseignées les dialectologues et qu'il est difficile de se mettre à une nouvelle graphie quand, pendant vingt ou trente ans, on a fait des efforts pour en apprendre une autre. Les graphies que l'on maîtrise semblent, en effet, toujours plus naturelles et plus faciles que celles que l'on ne connaît pas, même si on a mis un temps considérable à les apprendre !

Bien que la question soit difficile, il nous a semblé important de doter le francoprovençal d'une graphie englobante aussi simple que possible afin de favoriser son apprentissage futur (l'apprentissage familial et local dès l'enfance devenant l'exception) ou la diffusion d'écrits dialectaux sur l'ensemble du domaine et même au-delà.

Le travail effectué par Dominique Stich pour élaborer sa graphie supradialectale (ORB²) qui prend en compte certains principes de la graphie du français et de la graphie classique de l'occitan a constitué une aide importante. Même si cette graphie a été critiquée par certains, beaucoup de propositions sont intéressantes. Il nous a cependant semblé utile de mettre au point une graphie plus souple et plus simple, notamment dans l'emploi des accents. L'article «Une graphie englobante pour le francoprovençal? Avantages et difficultés» que Xavier Lamuela, spécialiste reconnu des graphies des langues romanes, a publié dans ce bulletin³ a constitué un guide précieux, tant au niveau des principes retenus que des choix opérés.

Une graphie englobante du francoprovençal doit tenir compte de l'origine et de l'histoire des mots. Il est important aussi de prendre en compte les graphies des grands auteurs qui ont écrit en francoprovençal, à commencer par Marguerite d'Oingt, notre premier auteur littéraire. Comme le francoprovençal connaît ou a connu beaucoup de traits qui ont façonné le français et que cette dernière langue est officielle dans chacun de nos trois pays, l'utilisation de certains principes graphiques du français a également paru une solution intéressante.

Nous avons commencé par réfléchir au système consonantique, plus simple que le système vocalique. Dans les pages qui suivent on trouvera les principaux problèmes abordés et les solutions choisies.

1 «Ecrire en francoprovençal de la Bresse à Fribourg: unité originelle, graphies régionales et approche supradialectale» dans *Actes de la conférence annuelle sur l'activité scientifique du centre d'études francoprovençales, Regards croisés sur la standardisation du francoprovençal, saint-Nicolas 11 novembre 2017*, Région autonome 2019, p. 75-93.

2 Orthographe de référence B. Cette orthographe a, notamment, été employée dans son *Dictionnaire des mots de base du francoprovençal*, Thonon-les-Bains, éditions Le Carré, 2003.

3 N° 75, 2017, p. 68-98.

Les consonnes

La notation des consonnes est relativement facile, leur emploi correspondant le plus souvent à celui qui est fait en français ou en italien. Les principales difficultés concernent les quatre points suivants.

a) Consonnes finales

Après de nombreux échanges mettant en avant les avantages et les inconvénients de rester au plus près soit des bases étymologiques, soit des prononciations actuelles, nous avons opté pour la notation de la majorité des consonnes finales étymologiques, même si elles ont disparu dans la plupart des parlers francoprovençaux, et cela pour plusieurs raisons. La plus importante est que ces consonnes, qui se prononçaient dans le passé, subsistent encore dans certains parlers (c'est notamment le cas en haute Maurienne, haute Tarentaise, basse Vallée d'Aoste). La notation d'un phonème ancien qui persiste dans une partie de l'espace n'est pas exceptionnelle: c'est ce qu'on observe dans la graphie classique de l'occitan où sont notées les consonnes finales, même dans la partie septentrionale du domaine où, comme en francoprovençal, elles ont disparu. De plus, à l'écrit, certaines consonnes permettent de distinguer les mots homophones. Par exemple, dans les verbes du premier groupe la notation du *r* à l'infinitif et du *s* à la 2^e personne du pluriel de l'indicatif présent permet de distinguer les formes de ces deux modes (ex. *chantar* «chanter» vs *chantas* «chantez»), la notation du *s* du pluriel permet de reconnaître le nombre (ex. *codo* «coude» vs *codos* «coudes») ou de faire, éventuellement, la liaison devant le mot suivant commençant par une voyelle. De plus, comme c'est le cas en français, beaucoup de consonnes muettes réapparaissent dans la dérivation: par exemple, au masculin *petit* correspond le féminin *petita*, à côté du masculin *serpent* existe dans certains parlers le féminin *serpenta*, au nom féminin *fam* «faim» correspond l'adjectif *afamâ* «affamé».

b) Notation des sons multiples issus d'une même consonne latine

La notation des sons aujourd'hui multiples issus d'un même son de la langue mère constitue une difficulté majeure pour l'élaboration d'une écriture englobante et a occupé une partie importante de nos débats. C'est, par exemple, le cas des sons issus du C latin devant A, à l'initiale ou derrière consonne. Tout le domaine francoprovençal a connu la palatalisation de ce C, mais les résultats actuels de cette évolution sont nombreux et divers. Par exemple, le C du latin CANTARE «chanter» est représenté aujourd'hui par *tch*, *ts*, *sh*, *st*, *s*, *f*, *ch*. Si l'on veut utiliser le même graphème pour noter toutes ces réalisations, le mieux est de choisir celui qui représente l'évo-

lution qui a été commune à tous les parlers (à savoir *ts* ou *tch*) et non les évolutions secondaires plus récentes (ex. *sh, st, s, f*) propres à certaines aires. Le graphème *ch* apparaît le plus indiqué, même si sa prononciation actuelle en français risque d'induire en erreur le lecteur non averti. Il est le meilleur parce qu'il correspond à la première évolution du C. D'ailleurs, en français *ch* a été prononcé *tch* jusqu'au XII^e siècle et dans la graphie classique de l'occitan le graphème *ch* note le son *tch* ou *ts* des parlers nord-occitans. Nos auteurs les plus anciens ont d'ailleurs utilisé *ch* pour noter un phonème qui, à leur époque, était *tch* ou *ts*. Par exemple, au XIII^e siècle, Marguerite d'Oingt écrit *chantar* «chanter» (latin CANTARE), en 1555 Nicolas Martin note *challendez* «noël» (latin CALENDAS).

La notation de la sonore correspondante, qui est représentée aujourd'hui par les sons *dj, dz, zh⁴, zd, z, j*, se fait par *j* ou *g* devant *e* ou *i* (ex. *minjier* «manger»).

c) Notation du son issu de L + yod

Après avoir beaucoup discuté, nous avons finalement opté pour le graphème *ill* du français pour noter le son *ly* ou *y* que l'on entend, par exemple, dans le mot *fille* qui vient du latin FILIA ou le mot *bouteille* venant du latin BOTIC(U)LA. Ce graphème peut être lu soit *y* comme dans le français actuel, soit *ly* (*l* palatal) puisque ce son, qui a existé en français jusqu'au XVII^e siècle et qui a donc précédé *y*, existe encore dans certains parlers.

En fin de mot, nous avons opté pour le graphème *il* du français pour noter le son *ly, l* ou *y* que l'on entend, par exemple, dans des mots comme *travail* qui vient du latin TRIPALIU. Ce graphème peut être lu soit *y* comme dans le français actuel, soit *ly* (*l* palatal), ou *l*.

d) Les consonnes BL/GL/FL

Nous avons opté pour les graphèmes *bl / gl / pl* pour noter les sons *bl, by, bly; gl, gy, ly, y, d, dly, l; fl, fy, fly* que l'on entend, par exemple, dans les mots *blanc* (qui vient du germanique BLANK), *glace* (qui vient du latin GLACIE), *flor* qui vient du latin FLORE.

4 Dans leur *Dictionnaire savoyard*, Constantin et Désormeaux utilisent les graphèmes *çh* et *jh* pour noter les consonnes interdentes sourde et sonore qu'on rencontre en Savoie ainsi que dans la partie centrale du domaine.

Les voyelles

La notation du système vocalique pose de nombreuses questions et soulève beaucoup de difficultés.

a) Emploi des accents sur les voyelles

En raison de l'extrême diversité des réalisations locales de certains phonèmes et pour rendre la graphie aussi simple que possible, nous avons décidé de recourir le moins possible aux accents (aigu, grave, circonflexe). Ce choix éloigne cette graphie de celle du français et la rapproche de la graphie des autres langues romanes. En conséquence, certains *e*⁵ pourront, selon les régions, être lus *é*, *è*, *e*. Le A tonique qui est noté *a* (et dont la prononciation la plus fréquente est *a*) pourra être lu *ò* ou *ó* dans la partie où, à date assez récente, il s'est vélarisé (notamment dans le centre du domaine). Nous avons cependant utilisé le graphème *â* pour noter le *a* venant des terminaisons latines –ATU (ex. PRATU > *prâ* «pré», CANTATU > *chantâ* «chanté»), –ATE (ex. *BELLITATE > *biautâ* «beauté») et –ADU (ex. BLADU > *blâ*) pour les raisons suivantes : a) les consonnes finales T et D ont disparu très tôt (elles ne sont déjà plus présentes au XIII^e siècle chez Marguerite d'Oingt qui écrit, par exemple, *dona* «donné», mot qui vient du latin DONATU, *bonta* «bonté», mot qui vient du latin BONITATE), b) dans ces terminaisons, le *a* s'est plus vélarisé que dans les autres contextes, c) l'accent circonflexe permet de distinguer ce *a* tonique final du *a* atone final qui est beaucoup plus fréquent (par ex. *sapâ* «coup de pioche» et *sapa* «pioche»)..

b) Emploi des digrammes *au*, *ai*, *eu*, *ou*, *ei*

Comme en français, nous avons employé un certain nombre de digrammes. Le digramme *au* qui correspond aujourd'hui au son *o* est employé notamment lorsque *o* provient de A + L latin qui s'est vocalisé (ex. *chaud* qui vient du latin CAL(IDU), *chapiaus* «chapeaux» qui vient du latin CAPELLOS). Le digramme *ai*, qui correspond aux sons *è*, *é*, *a* est utilisé lorsqu'il provient d'un A latin suivi de yod (ex. *lait* qui vient du latin LACTE). Le graphème *eu* a la même valeur qu'en français (ex. *vieu* «vieux»). Le graphème *ou* correspond au son *ou* (ex. *rousa* «rose»). Pour le digramme *ei* qui provient, le plus souvent, soit de la diphtongaison du E long tonique latin ou de E suivi de yod, voir ci-après.

5 Nous avons conservé certains accents pour *e* dans des cas bien précis, par exemple dans des mots empruntés au français (ex. *été* «été (saison)»), ou pour distinguer des mots qui, sans cela, pourraient être confondus (ex. *éga* «eau» et *éga* «jument»).

c) Sons issus de la palatalisation du A derrière consonne de type palatal

Pour noter les sons issus de la palatalisation du A latin (tonique ou atone) placé derrière consonne de type palatal (caractéristique importante du francoprovençal), on est confronté au même type de difficulté que celui évoqué précédemment pour l'évolution du C devant A. Par exemple, le A tonique de la désinence -ARE de l'infinitif latin est aujourd'hui représenté par *ié, iyé, i, é, è, e*. Comme *iyé, é, è, e* sont des évolutions de *ié*, il semble logique, si l'on veut écrire partout de la même façon, de noter par *ie* le continuateur du A latin et donc par *-ier* la désinence de l'infinitif. C'est d'ailleurs la forme *-ier* qu'utilisaient à leur époque Marguerite d'Oingt (XIII^e siècle, ex. *mingier* «manger») et Nicolas Martin (XVI^e siècle, ex. *marturier* «martyriser»).

On est en face du même problème pour noter les continuateurs du A atone final des noms et adjectifs féminins latins derrière consonne de type palatal (par exemple dans le mot «vache» venant du latin VACCA). Faut-il opter pour le graphème *e* correspondant aux formes de nos patois *é, è, e* qui sont géographiquement majoritaires, ou pour *i* qui est la forme première et qui s'est maintenu dans divers parlers, en particulier dans la région lyonnaise et grenobloise? Comme le *i* est aujourd'hui minoritaire, nous avons opté pour le *e*⁶. Dans un cas comme celui-ci, peut-être faudrait-il laisser les deux possibilités ouvertes, d'autant plus que, dans les aires où la désinence est *i*, il y a une distinction entre le singulier et le pluriel (*i* vs *e*) et que le *e* francoprovençal n'a pas tout à fait la même origine que le *e* français?

d) Sons issus de la terminaison -AS du féminin pluriel

Les noms et adjectifs féminins pluriel venant de mots issus de la première déclinaison ou classe latine (désinence -AS) se terminent soit par *-ès* (Haute-Maurienne) ou *-es* [əs], au Piémont soit par *-è, -é, -e* (lequel a pu s'amuir). Nous avons noté par *-es* cette finale qui est toujours la même, quelle que soit la nature de la consonne précédente (*ales* «ailes», *vaches* «vaches»). On ne retrouve donc pas au pluriel la distinction de finale conditionnée par la nature de la consonne précédente que l'on observe au singulier (*ala* «aile» vs *vache* «vache»).

e) Sons issus du U atone final du masculin

Une des caractéristiques du francoprovençal est d'avoir, dans certains contextes, conservé le U atone final des noms et adjectifs masculins du latin

6 Comme le note Lamuela, en portugais du Brésil le *e* posttonique se prononce *i* (p. 76).

sous la forme *o* (ex. *numbro* «nombre» chez Marguerite d'Oingt venant du latin NUMERU, *presto* «prêt» chez Amélie Gex venant du latin PRAESTU). Ce *o* atone final est devenu *ou* dans la partie septentrionale du domaine (ce *ou* ne remonte donc pas directement au U⁷ latin). A date récente, le *o* s'est affaibli en *e* dans un certain nombre de parlers, ce qui rend possible, si on le souhaite rester au plus près de la prononciation actuelle, une notation avec *e* comme en français.

f) Sons issus de la diphtongaison du E bref latin en position tonique

En francoprovençal, comme en français, le E bref latin en position tonique s'est diphtongué en *ié* qui, selon les parlers, a connu diverses évolutions (*yé*, *yè*, *ye*, *i*, *ya*). Nous avons noté par *ie* (ex. *pied* «pied») le son actuel issu de cette diphtongaison.

g) Evolution du E bref latin suivi de N + consonne

Pour noter les résultats actuels de l'évolution du E bref latin suivi de N+consonne, à savoir *è* nasal, *è* (dénasalisation récente), *an*, que l'on peut étudier, par exemple, avec les continuateurs du latin VENTU «vent» (qui a donné *vin*, *vè*, *van*), la graphie *en* semble la plus indiquée, car le stade du *è* nasal est le plus ancien, la dénasalisation (*è*) ou l'évolution en *an* comme en français actuel étant postérieures. C'est d'ailleurs le graphème *en* qui est utilisé par la plupart de nos auteurs anciens (ex. *tens* «temps» chez Marguerite d'Oingt, *serpen* «serpent» chez Nicolas Martin) et qui est utilisé en occitan⁸.

h) Son issus de la diphtongaison du E long latin en position tonique

Le E long latin en position tonique s'est diphtongué en *ei* qui, selon les régions a évolué en *ey*, *è*, *ay* ou *a*. Comme *ei* représente l'évolution la plus ancienne, nous avons choisi le graphème *ei* (ex. *rei* «roi», mot venant du latin RÉGE). Dans les parlers où l'on dit *raé*, *ray*, *ra*, la notation par le digramme *ai* (ex. *rai*) peut être une autre solution.

i) Nasalisation de la voyelle précédant un n intervocalique

Dans un certains nombre de parlers, la voyelle précédant un N intervocalique est nasalisée (ex. le continuateur du latin PLANA «plaine» se pro-

7 On observe une évolution comparable du *o* atone final en *ou* dans le portugais du Brésil.

8 En français, le graphème *en* est également prononcé *in* dans le toponyme *Agen*.

nonce alors *plan-na*). La graphie avec un double *n* (*nn*) n'est pas nécessaire pour noter ce phénomène qui a existé aussi en français jusqu'au XVI^e siècle, mais elle reste possible.

j) Evolution du suffixe latin –ELLU / -ELLOS

Beaucoup de parlers ont gardé l'ancienne opposition singulier / pluriel pour les mots formés avec ce suffixe (ex. *capellu* / *capellos* «chapeau / chapeaux»). Les formes régulières du singulier se terminent alors par *-el* (Maurienne et Haute-Tarentaise) ou par *è* ou *é* dans la plupart des parlers qui ont perdu les consonnes finales. Les formes régulières du pluriel se terminent par *-yos* dans les parlers qui ont conservé le *s* du pluriel (ex. Haute-Maurienne) ou par *-yo* dans les parlers qui n'ont plus le *s* du pluriel. Il nous est apparu logique de noter par *-el* les formes régulières du singulier et par *-iaus* les formes régulières du pluriel, le *o* actuel provenant de la diphtongue *au* issue de la vocalisation du *l* devant *s*. Mais, comme cela s'est produit en français où la forme actuelle du singulier *chapeau* est étymologiquement une forme de pluriel (en ancien français la forme du singulier était *chapel*), il y a eu des réfections analogiques dans beaucoup de parlers. Certains, comme l'a fait le français, ont généralisé la forme du pluriel : nous avons alors noté *chapiau* / *chapiaus* ; d'autres ont généralisé la forme du singulier : nous avons alors noté *chapel* / *chapels*.

*

Ces principes graphiques permettent de rapprocher l'écriture du francoprovençal de celle des autres langues romanes et en particulier du français qui est la langue dont le francoprovençal est le plus près, comme on peut le voir en parcourant la liste de mots commençant par la lettre A (établie avec quelques sens relevés dans certains parlers francoprovençaux de France) et le court texte (proverbes) présentés ci-après à titre d'exemples. Cette graphie peut encore faire l'objet d'améliorations. Toutes les propositions allant dans ce sens qui pourront être faites seront les bienvenues.

Petit lexique francoprovençal-français

A

abada (a l')	liberté (en)
abadar (s')	éclaircir (s') (en parlant du temps)
abord (d')	bientôt, plus tard
abro	arbre
acuedre	faire avancer (le troupeau)
acueillir	faire avancer (le troupeau)
acutar	écouter
adresse	adresse
agace	pie
agacin	cor au pied
agla f.	aigle
aglancier	églantier
agnel	agneau
agniau	agneau
agriblon	houx
agueta	regarder
aguille	aiguille
aigle	aigle
alagne	noisette
alar	aller
aloueta	alouette
alumar	allumer
amarines f. pl.	osier
ambres m. pl.	osier
ambresala	myrtille
ambruna	myrtille
amolar	aiguiser
amortar	éteindre
an	an, année
aneit	aujourd'hui
anessa	ânesse
anevieu	orvet
ani	orvet
annâ	année
ano	âne

anvouï	orvet
aouille	aiguille
aouir	entendre
apotiquero	pharmacien
apres-mijor	après-midi
aragnâ	araignée
aragne	araignée
aragniere	toile (d'araignée)
arar	labourer
arba	aube
arbepin m.	aubépine
arbero	arbre
arbro	arbre
arcan	arc-en-ciel
aret	bélier
argent	argent
armona	aumône
artail	orteil
assetout (d')	bientôt
assieta	assiette
auto	automobile
autres feis (les)	autrefois
autres cops (los)	autrefois
avans m. pl.	osier
avant-hier	avant-hier
avareicious /-iousa	avare
avaro	avare
aveina	avoine
aveille	abeille
aveir	avoir
aversa	averse
avis (m'est)	semble (il me)
avisar	regarder
avouglo	aveugle
avouille	aigle
avri (a l')	abri du vent (à l')
avril	avril
ayace	pie

PROVERBES

Petita plove carme grant vent.

Petite pluie calme grand vent.

L'égue va tojor à la reviere.

L'eau va toujours à la rivière.

Pierra que roule amasse pas mosse.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Vaut mio être ano d'on monier que chevau d'on canonier.

Il vaut mieux l'âne d'une meunier que le cheval d'un canonnier.

Los cayons (los lops) se minjont pas entre ellos.

Les cochons (les loups) ne se dévorent pas eux-mêmes.

Cel que fat la charitâ a plus richo que se, lo diablo s'en moque.

Celui qui fait la charité a plus riche que lui, le diable s'en moque.

Totes les charitâs ne sont pas de pan.

Toutes les charités ne se font pas avec du pain.

Vaut mio fare enveya que pedia.

Il vaut mieux faire envie que pitié.

La biautâ ne se mingé pas en salada.

La beauté ne se mange pas en salade.

A l'ouvra on cogneit l'ouvrier.

Au travail on reconnaît l'ouvrier.

Coma on fat son liet, on se cuche.

Comme on fait son lit, on se couche.

T'arés jamais prou de savon per reblanchier on honor a chavon.

Tu n'auras jamais assez de savon pour reblanchir un honneur complètement.

La mort glene ce que le temps sene.

La mort glane ce que le temps sème.